

A close-up portrait of Octavio Paz, an elderly man with dark, wavy hair, wearing a dark grey suit jacket over a light blue shirt. He is looking slightly to the right of the camera with a thoughtful expression. The background is blurred, showing green foliage.

Biographie

Octavio

Christopher
Domínguez Michael

PAZ

dans son siècle

Gallimard

CHRISTOPHER DOMÍNGUEZ MICHAEL

OCTAVIO PAZ
DANS SON SIÈCLE

biographie

*Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Gersende Camenen*

nrf

GALLIMARD

Préface

Après la mort d'Octavio Paz, durant la nuit du 19 avril 1998, nous fûmes plusieurs, parmi les écrivains de son entourage, à ressentir le devoir d'écrire un témoignage. Mais nous ne sommes pas demeurés dans le cercle fermé de ceux qu'on croyait être ses proches disciples. Chacun d'entre nous, orphelin à sa manière, a suivi son chemin. Nous continuons de nous voir, presque tous, certains collaborent à une revue, *Letras Libres*, qui est, sans tout à fait l'être, la suite de *Vuelta* (1976-1998), tous cependant ressentent l'appel, lancinant, de la mémoire de Paz. Tôt ou tard, nous finirions par écrire un livre sur le poète. Voici le mien. Sur le terrain biographique, m'ont précédé, parmi les écrivains de *Vuelta*, Guillermo Sheridan et Enrique Krauze. Je pense néanmoins qu'il reviendra à une autre génération, étrangère aux amours et aux haines de ce XX^e siècle que Paz incarna mieux que quiconque parmi ceux d'entre nous qui parlent espagnol, d'écrire l'ouvrage décisif sur la vie et l'œuvre de l'auteur du *Labyrinthe de la solitude*.

Aussi ce livre n'est-il pas une biographie définitive, si tant est qu'il puisse y en avoir. C'est le témoignage d'un critique contemporain qui a eu la chance non seulement de lire Paz mais de se trouver au plus près de son rayonnement intellectuel et personnel. Il ne s'agit que de l'une des premières approches du parcours d'un classique et elle s'expose, comme toute biographie, à un irrémédiable vieillissement, au fil des évolutions du goût et des ouvertures progressives des archives. J'espère que ce livre vieillira rapidement, à mesure que s'approfondira la connaissance de celui que je compte parmi les grands poètes du XX^e siècle.

Il ne s'agit pas non plus d'une biographie officielle. Bien que ce livre soit dédié à mes amis de *Vuelta*, tous mes aînés, avec qui j'ai collaboré, pendant une décennie, à la revue dirigée par Paz, aucun d'entre eux n'a lu la moindre page de cet *Octavio Paz dans son siècle* au cours de sa écriture ou de son édition. J'ai eu l'occasion de tous les interviewer pour la télévision et je me suis servi avec gratitude des informations qu'ils m'ont fournies, comme cela est indiqué dans les notes de bas de page correspondantes. Je les ai souvent dérangés, comme beaucoup d'autres collègues, généralement par courrier électronique, dans l'espoir d'obtenir un détail, un

précision ou une anecdote. J'ai dû me montrer importun. Habitué à tenir un journal, j'ai noté ce que je voyais et entendais pendant mes années à *Vuelta*, et je pensais que mon journal m'apporterait la matière suffisante à mon travail. Mais en le consultant, je n'y ai trouvé que l'accablant théâtre de ma propre et banale existence. Il s'agit néanmoins d'une source contemporaine sur laquelle je me suis appuyé. Ainsi ce livre exprime-t-il pour l'essentiel ce que je pense de Paz, de son temps, de ses livres et de ce qu'ont pu en écrire ses critiques, ses amis et ceux qui l'étaient moins. Le temps de Paz que, fatalement, j'essaierai de faire mien. Ai-je réussi à donner une forme convaincante à mon projet ou celle-ci ne manifeste-t-elle que la vanité d'une ambition, c'est au lecteur d'en décider. Ce livre, je le concède, peut être considéré comme une apologie : j'y défends la vertu d'un poète et de sa poétique qui fut aussi une politique de l'esprit et une politique tout court. Mais je ne saurais croire qu'un poète de vocation surréaliste comme lui puisse être l'objet d'une hagiographie.

Il ne s'agit pas davantage d'une biographie autorisée. J'ai pris la décision de ne pas importuner Marie José Paz, la veuve du Prix Nobel et l'amour de sa vie depuis 1964 jusqu'à sa mort. J'ai préféré attendre que le projet soit en bonne voie pour lui poser quelques questions précises et concises, un peu avant le centenaire de la naissance de Paz, auxquelles elle a répondu avec franchise et bonne humeur. Je lui ai proposé de relire le manuscrit, ce qu'elle a préféré ne pas faire, m'assurant de sa totale confiance, ce dont je la remercie avec toute l'affection qui nous lie depuis longtemps. Mais *Mariyo* — ainsi que l'appelait Octavio — croit comme lui dans la religion de l'amitié : j'aspire à en être digne, moins par l'exactitude de mes jugements que par ma fidélité à cette dévotion.

Finalement mes tentatives pour m'entretenir avec Laura Helena Paz Garro, décédée le jour même où l'on célébrait le centenaire de la naissance de son père, le 31 mars 2014, ont été infructueuses. J'ai pris ses *Memorias* (2003) pour ce qu'elles sont, la vérité intérieure d'une poète décédée à l'âge de soixante-treize ans, que je n'ai jamais eu le plaisir de connaître mais que j'ai toujours imaginée sous les traits d'une malheureuse jeune fille. Elle fut un témoin essentiel de la vie de son père jusqu'à l'âge de vingt ans et je ne saurais exiger d'elle ce que je ne pourrais m'imposer à moi-même : juger ses parents avec une parfaite objectivité et moins encore avec la sagacité d'un biographe. Il m'a été plus difficile de circuler dans les papiers dont la lecture est souvent insupportable, de sa mère, Elena Garro (1916-1998), la grande écrivaine qui ne se contenta pas d'écrire une poignée de romans à clef où Paz tient le rôle du méchant. Elle a laissé un témoignage sur le voyage qu'elle et son époux, alors jeunes mariés, firent en Espagne durant la guerre civile en 1937, des pages qui se révèlent véridiques dans leur ensemble lorsqu'on les confronte aux souvenirs de Paz et d'autres protagonistes de ce périple. Elle a également écrit quelques lignes venimeuses et glaçantes, produits de son étonnante intelligence et d'un évident trouble psychique dont je préfère laisser le diagnostic au bon jugement du lecteur. Jamais l'expression amour/haine ne fut plus exacte qu'au sujet de ce couple terrible, riche par compensation d'une vaste expérience politique et littéraire partagé

comme tous deux l'ont reconnu en privé et en public.

Comme beaucoup de Mexicains de ma génération, j'ai lu, par obligation scolaire, *Le Labyrinthe de la solitude*. Je l'ai non seulement lu mais j'ai écrit au sujet de ce livre, en 1971, indigné et nerveux, ma première critique, à la demande d'un professeur. Ce que je disais dans ce devoir scolaire se résumait à une litanie de bêtises marxisantes, dignes d'oubli et prévisibles chez un jeune garçon de seize ans qui s'apprêtait, comme tant d'autres futurs étudiants universitaires en cette époque sinistre à plus d'un titre que furent les années soixante-dix, à militer dans un parti de gauche. Ce qui mérite d'être retenu, c'est la rage qui me consumait en écrivant contre ce que Paz, alors inaccessible et tout-puissant, intime et lointain, pensait du Mexique et des Mexicains. Le grand poète, bien entendu, ne se matérialiserait jamais pour lui, le devoir d'un lycéen qui n'avait pas même l'intention de publier ces lignes dans le journal de son lycée. Aujourd'hui tout s'éclaire : en lisant Paz et en m'opposant à lui, comme les circonstances m'y poussaient, j'avais contracté la passion critique prêchée par le poète dont le résultat, peut-être final, est cette biographie.

J'ai fait la connaissance d'Octavio Paz le 4 août 1988 dans les bureaux de *Vuelta*, alors situés dans un édifice impersonnel au sud de la ville de Mexico. Je collaborais à la revue depuis près d'un an, y publiant des essais et des critiques. Lors de cette réunion, organisée à l'initiative d'Enrique Krauze, directeur adjoint de la revue, et du secrétaire de rédaction, Aurelio Asaii, un nouveau groupe éditorial fut formé, dans le but de promouvoir un changement générationnel devenu urgent. Une dizaine de jeunes écrivains furent invités à intégrer *Vuelta*. Tandis que Paz était plus actif que jamais, devenu le polémiste chef spirituel de notre littérature, ses anciens compagnons de *Plural* (1971-1976) et des premières années de *Vuelta* s'étaient retirés pour se consacrer à leur œuvre, comme nous l'expliqua Octavio cet après-midi-là. Je m'y étais rendu heureux, nerveux et agité de sentiments contradictoires. J'étais issu de la gauche intellectuelle et je publiais des textes de critique littéraire et politique dans ses journaux et revues depuis l'âge de vingt ans ; j'étais toujours, bien qu'un peu plus cultivé, ce lycéen qui résumait *Le Labyrinthe de la solitude* en rêvant de débattre avec Paz et de le convaincre qu'il avait peut-être raison en principe, mais qu'en réalité il avait tort. Naturellement, c'est moi qui ai fini par être convaincu. L'histoire de cette conversion, avec ses accidents, ses illusions, ses déceptions et ses certitudes, est une autre histoire, la mienne, où le rôle qu'y a joué Paz m'obligeait à écrire ce livre.

Pendant la dernière décennie de *Vuelta*, je fus membre de son conseil éditorial m'occupant, surtout, de la critique des romans mexicains et hispano-américains, tâche que je partageais avec Fabienne Bradu. C'était — j'ignore ce qu'elle en pense aujourd'hui — une place enviable. Paz professait, comme son maître André Breton, un profond mépris pour le roman, auquel Paul Valéry avait préalablement initié le surréaliste. Au fait de l'actualité, Paz se gardait de le manifester ouvertement mais, contrairement aux critiques de poésie et aux poètes

qui suscitaient son attention constante, notre opinion sur les romans l'intéressait moins. Comme Eliot à *The Criterion*, Paz lisait la revue de bout en bout, chaque mois, où qu'il se trouvât, obligation à laquelle ses collaborateurs ne se soumettaient pas toujours. Cette habitude lui permettait de se tenir au courant de nos opinions et de gérer les petits soucis que lui causaient parfois nos enthousiasmes et nos anathèmes, sans toutefois se passionner pour eux.

Paz, qui comme tout bon moderne était un antimoderne, écrivit une diatribe contre le téléphone en quoi il voyait le premier ennemi de la littérature, bien qu'il en eût une maîtrise consommée. Au cours de nos conversations téléphoniques, j'ai été tenté à plusieurs reprises de prendre des notes, pas seulement pour mener à bien ce qu'il me demandait de faire, mais pour saisir au vol certaines de ses paroles. Je ne l'ai jamais fait car Octavio, courtois et chaleureux dans la vie courante, pouvait être très intimidant au téléphone. Il aurait été fasciné par le courrier électronique, ce retour miraculeux de la correspondance épistolaire.

Invariablement, ce moment arrivait, au téléphone, où Octavio avait la courtoisie suprême de demander non pas : « Qu'écrivez-vous en ce moment ? », question qui, entre deux écrivains d'une stature si différente, pouvait sembler embarrassante, mais quelque chose de plus sage et de plus égalitaire : « Que lisez-vous en ce moment ? » Répondre en évoquant le roman d'X ou de Y revenait à gaspiller de précieuses minutes : Paz, à ma connaissance, n'a jamais suivi d'analyse mais il faisait un usage lacanien du temps. La session téléphonique pouvait durer de trois à trente minutes, ou davantage, mais c'était lui qui l'interrompait brutalement, avec une malice que je ne peux croire involontaire. Il valait mieux répondre, que cela soit vrai ou pas, qu'on lisait Gibbon, Burke, Castoriadis, Pérez Galdós ou, lorsque l'on manquait d'idées, Proust ou Kafka, et gagner ainsi quelques minutes d'une riche conversation car, selon moi, sa technique n'a jamais été le monologue mais la maïeutique.

Vuelta ne fut que le noyau de la famille intellectuelle de Paz, qui était vaste et incluait plusieurs de ses « ennemis les plus chers ». Comme dans toutes les familles, du moins à l'époque où j'en ai fait partie, il y avait de terribles querelles suivies de joyeuses réconciliations, des fils prodigues et des brebis galeuses, des menaces de fermer boutique et de tout vendre, de refondations et des retours, des larmes et des rires, des discussions de fin de soirée de haut vol et des rencontres bon enfant dans les couloirs de bureaux, des excommunications et des réhabilitations, de la mesquinerie et du détachement, de sa part mais aussi de la nôtre.

Paz était trop près de nous, et cette proximité rendait difficile l'écriture de ce livre. Proche non seulement de ceux d'entre nous qui avons partagé des moments de sa vie mais aussi de beaucoup de Mexicains (mais aussi d'Hispano-Américains, de Français, de Nord-Américains et d'Indiens comme j'ai pu le constater lors d'un hommage à New Delhi, en octobre 2002) qui l'admirant, se sentaient paralysés, comme cela arrivait à ses adversaires. Non seulement les Grecs mais nous-mêmes, les Troyens, considérions sa *Planète et quatre ou cinq mondes* comme la nôtre. Nous comprenions Paz et ses combats, l'alliance aujourd'hui difficile à expliquer entre

Histoire et poésie, littérature et révolution, mais qui était alors une chose à la fois infime et grandiose, de tous les jours.

Grâce à lui, nous nous sentions les contemporains de la Révolution mexicaine et de la Révolution russe, du siècle des avant-gardes dont les chemins bifurquèrent, vers la guerre et le rêve. Mais le temps passait et le ^{xx}e siècle s'éloignait à toute allure. Je ne pouvais me permettre de laisser passer l'opportunité d'écrire ce livre. C'eût été renoncer à la communauté des amis au privilège d'avoir été élu parmi les jeunes écrivains dont il choisit la compagnie pour continuer *Vuelta* durant sa dernière décennie. « Qu'est-ce qu'un classique ? » se sont demandés parmi d'autres, Sainte-Beuve et T. S. Eliot. On pourrait donner une réponse onirique à cette question. Je rêve souvent d'Octavio et de façon réaliste : il n'est jamais jeune puisque je ne l'ai pas connu à cet âge de sa vie ; il est parfois en bonne santé, parfois affaibli par la maladie, mais toujours vivant, même s'il lui arrive de se cacher pour éviter que l'opinion publique ne le distraie de son œuvre et pouvoir écrire depuis une nécessaire retraite. Parfois, il parle de la mort comme d'une imprécision ou d'un mensonge. Une nuit, il m'est apparu comme je l'avais vu lors d'un après-midi de conspiration, en 1992, assis à même le sol dans son appartement, cordonnier, dînant d'une omelette que Marie José nous avait préparée, parlant de tout et de rien. D'un classique, on rêve toujours, condamné à errer autour de nous depuis le rêve, depuis « cette brumeuse patrie des morts » décrite par Octavio Paz.

CHRISTOPHER DOMÍNGUEZ MICHAEL
Chicago, 18 septembre 2013-15 juin 2014

Octavio Paz dans son siècle

*À Aurelio Asiain, Fabienne Bradu,
Adolfo Castañón, Enrique Krauze
et Guillermo Sheridan*

Je ne donnerais pas ma vie pour cette vie : ma véritable histoire est ailleurs.

OCTAVIO PAZ
« Fontaine », 1949

I. UN FILS DE LA RÉVOLUTION MEXICAINE

1914-1936

J'ai été lâche,
je n'ai pas vu de face le mal et aujourd'hui le siècle
au philosophe donne raison :

Le mal ? Une paire
d'yeux sans visage, un vide replet.

Le mal : quelqu'un personne, quelque chose rien.

Staline a-t-il eu un visage ? Le soupçon
lui mangea visage et âme et libre arbitre.

OCTAVIO PAZ
« Bien que ce soit la nuit »,
L'arbre parle, 1990

Un poète vénitien et ses voyages fantômes

Fils de la Révolution mexicaine, Octavio Ireneo Paz est né au numéro 14 de la petite rue de Venise, à Mexico, à minuit moins le quart, le 31 mars 1914, et non dans le petit village de Mixcoac dont la légende voudra qu'il devienne son paradis perdu. Paz s'amusait de ce que les rares personnes au courant de ce détail le désignent comme un « poète vénitien ».

Située en bordure de l'ancienne Colonia Juárez, refuge des nouveaux riches du porfiriat à la fin du XIX^e siècle, la rue existe toujours et conserve une quiétude insolite dans la Zona Rosa, sorte de Greenwich local des années soixante-dix, alors habitée par des intellectuels et des hippies, et qui aujourd'hui est un quartier décrépité envahi par les criminels, la prostitution et les vendeurs ambulants. On sait donc où est né l'un des plus grands poètes du XX^e siècle, mais on ne peut toujours pas visiter sa tombe, puisqu'il n'en a pas. Ses cendres sont conservées par sa veuve, Marie José. Peut-être faudrait-il respecter la volonté poétique de Paz qui, après avoir visité son quartier de Mixcoac balayé par la « Mère Tourbillon de Poussière », acheva son « Épitaphe sur aucune pierre » par ces mots : « Ma maison furent mes paroles, ma tombe fut l'air¹. »

C'est Octavio Paz qui, passionné par l'histoire du Mexique, fut le premier à vouloir faire sortir de l'ombre son grand-père Ireneo Paz, né en 1836, et son père, Octavio Paz Solórzano, né en 1883. Bien avant l'effervescence biographique suscitée par le prix Nobel qu'il obtint en 1990, le poète avait déjà commencé à reconstruire poétiquement son enfance.

Dans *A la orilla del mundo* (1942) paraît « Élégie interrompue » dont le premier vers « Aujourd'hui je me souviens des morts de chez nous », est une évocation de son grand-père comme « On n'oublie jamais le premier mort / même s'il meurt comme un éclair, si vite », suivie d'une référence à son père « De celui qui était sorti pour quelques heures / — et nul ne sait dans quel silence il est entré² ». « Élégie interrompue » et « Semences pour un hymne », premières idéalizations du vert paradis, seront réunis dans l'une de ses premières sommes poétiques *Liberté sur parole* (1966).

Peut-être les intellectuels mexicains, avec qui Paz rentra polémiquer avec véhémence, vivaient-ils eux aussi dans le passé, obsédés par le mariage — ou le divorce — des Révolutions

mexicaine et russe. Pour trancher ce nœud qui lui aussi l'étouffait, il écrivit les fascinants poèmes, longs et chargés de mémoire, des années soixante-dix (« Nocturne de San Ildefonso », « Retour » et *Mise au net*). Dans ces textes, son père, tempétueux et tourmenté, apparaît comme un véritable fantôme, exorcisé avec succès par un fils qui, avant cela, a imposé à sa famille « un catalogue détaillé des atrocités que les alcooliques infligent à leur famille³ ».

Non seulement Paz naquit durant l'« année axiale » de 1914, pour reprendre le terme qui popularisa en désignant les révoltes étudiantes de 1968 dans *Critique de la pyramide*, il fut également le fils d'un intellectuel zapatiste et le petit-fils d'un journaliste libéral, des hommes « qui ne s'en laissaient pas conter ». Don Ireneo fut un typique républicain du XIX^e siècle, un homme de lettres et d'épée. Après avoir été colonel sous les ordres de Porfirio Díaz, il fut l'un des plus grands journalistes satiriques de son époque.

Contrairement à l'avocat Paz Solórzano, qui idolâtrait Zapata, jamais don Ireneo ni son petit-fils Octavio n'ont considéré aucun héros historique comme parfaitement exemplaire. Don Ireneo, au contraire, lui enseigna à vénérer ceux que l'Histoire maltraite : l'infortuné Mirabeau, les victimes girondines de la Terreur et même Marat, Saint-Just et Robespierre. Celui qui, comme Paz, a éprouvé de la pitié et de l'admiration pour Trotski ne peut qu'avoir été éduqué dans la compassion pour les « martyrs et les bourreaux », les premiers fils dévorés par le nouveau Saturne révolutionnaire.

Sa loyauté républicaine valut à Ireneo la persécution, la prison et des évasions dont certaines ont donné lieu à de savoureux épisodes publiés dans ses Mémoires, comme *Algunas campañas* (1884-1885), car ce journaliste voulut être un Galdós mexicain en romançant les épisodes nationaux de son pays. Ce n'est pas un hasard si les romans historiques de don Ireneo commencent avec le drame de la Malinche (*Doña Marina*, 1885), l'esclave offerte par les Indiens à Hernán Cortés.

Don Ireneo accepta le régime fondé sur la réélection de Porfirio Díaz, car celui-ci avait apporté au Mexique une paix politique et un progrès matériel, tant espérés depuis l'Indépendance. Il justifiait ses abus autoritaires par des raisonnements semblables à ceux que son petit-fils Octavio emploierait à son tour pour expliquer la permanence du nouvel ordre établi par le régime de la Révolution mexicaine et son parti hégémonique qui, en place depuis 1929, gouvernait toujours à la mort de Paz, en 1998.

Paz, non seulement fut l'heureux bénéficiaire de cet art d'être grand-père dont Ireneo gratifia pendant son enfance, mais il hérita aussi du vieux libéral le courage du journaliste militant et le métier d'éditeur. En plus de l'art de l'escrime, auquel s'exerçaient le grand-père et son petit-fils dans la demeure décrépie de Mixcoac, il s'initia à celui de la joute verbale souvent conclue par une pointe élégante et meurtrière, instrument dont le poète perfectionna l'usage par la suite, en lisant et en écoutant André Breton qu'il admirait. Lorsque, durant les dernières décennies de sa vie, devenu l'une des figures majeures de la transition démocratique au Mexique, Paz encourageait à privilégier la morale de la responsabilité plutôt que celle de

convictions, je pense qu'à travers lui s'exprimaient la prudence et le scepticisme de don Ireneo. La morale des convictions, avec son lot d'angoisse et d'échecs, ne pouvait être qu'un héritage intellectuel et psychologique de son père, Octavio Paz Solórzano. Non pas que ce fils papa ait eu, dès le début, des convictions. Au contraire, la chute de l'ancien régime, avant et après 1910, avait fait douter l'avocat Paz Solórzano. Il soutint la candidature, finalement retirée de Bernardo Reyes (père d'Alfonso Reyes, écrivain emblématique de la première moitié du ^{XX}^e siècle mexicain, comme Paz le fut de la seconde moitié), un prestigieux général qui proposait une sorte de « porfirisme » sans don Porfirio, possibilité rejetée par les Scientifiques, l'élite *afrancesada* et technocratique, représentative des jeunes hommes politiques qui avaient d'ailleurs éloigné don Ireneo du cercle rapproché du dictateur. Par la suite, Paz Solórzano loua la révolution démocratique de Madero puis vilipenda la menace incarnée par la guérilla paysanne d'Emiliano Zapata, charismatique et élégant chef paysan que les Paz, père et fils, peignaient dans les pages de *La Patria*, dernier des journaux de la famille, tel un Attila avançant à la tête « de vastes hordes de sauvages⁴ ».

Néanmoins, en 1911, Paz Solórzano, comme beaucoup d'intellectuels de son temps, se convertit presque instantanément, et avec beaucoup de ferveur, à la cause agrarienne, laquelle il consacra le reste de sa brève vie, brutalement fauchée, le 11 mars 1936, lorsque, ivre, fut heurté par un train, dans la commune de Los Reyes-La Paz, un village dont il représentait l'âme des habitants, en tant qu'avocat défenseur de la cause agrarienne. Rien ne mérite d'être ajouté à *Mise au net* (1977), l'un des poèmes les plus émouvants de Paz, où le poète, souvent critiqué pour sa supposée froideur, raconte la mort de son père avec une émotion précise rarement égalée en espagnol : « Entre vomir et boire, / attaché au chevalet de l'alcool, / mon père alla et venait parmi les flammes. / Sur les traverses et les rails / d'une gare de mouches et de poussière, / un soir nous réunîmes ses morceaux⁵. »

En avril 1916, Zapata avait nommé Paz Solórzano représentant de leur cause aux États-Unis et, au cours de son voyage vers le nord, « sa conversion à l'église agrarienne⁶ » devint un véritable apostolat évangélique. Après l'assassinat de Zapata dans la propriété de Chinameca en 1919, un intellectuel comme Paz Solórzano qui s'était engagé avec enthousiasme dans *la Revolución* — le nom populaire donné au chaos révolutionnaire — n'eut d'autre solution que de rentrer au Mexique, amnistié par le nouveau caudillo, le général Álvaro Obregón, devenu le nouveau maître du pays après avoir fait assassiner Venustiano Carranza. À Los Angeles, il avait vécu d'expédients, animant le cercle très réduit des zapatistes exilés, cherchant à vendre des scénarios aux studios de cinéma ou rééditant un best-seller de don Ireneo sur le légendaire bandit Joaquín Murrieta.

Avant de poursuivre avec les tentatives avortées de Paz Solórzano pour redonner vie au zapatisme, arrêtons-nous sur un épisode controversé des premières années de Paz, son voyage avec sa mère, la belle et jeune Josefina, à Los Angeles. Guillermo Sheridan est le seul biographe à mettre en doute la réalité de ce voyage, tenant pour peu vraisemblable l'idée que l'avocat a

pu leur faire parcourir six mille kilomètres dans un pays en guerre, pour rejoindre, sains et saufs, Los Angeles, ville dont le poète, ce « mémorialiste précis de son enfance », a très peu parlé. Un alcoolique solitaire est une personne atrabilaire capable de mettre en danger sa famille, ce qu'aurait fait l'avocat en leur demandant de venir. Cependant Felipe Gálvez, biographe de Paz Solórzano, ne mentionne lui non plus aucune arrivée de la famille à Los Angeles et affirme au contraire qu'il retrouva son fils de six ans, qu'il n'avait pas vu grandir, à la fin de l'année 1920, à Mixcoac. Mais il faut prendre en compte le fragment de *Lueurs de l'Infini* (1997) dans lequel Paz se réfère à un voyage effectué durant son enfance, à San Antonio, ville du Texas où il fit son premier arrêt lors de son périple de l'autre côté de la frontière, à la fin de la Révolution mexicaine. Ils voyageaient « pour nous protéger des guérilleros qui attaquaient les convois » accompagnés d'une escorte militaire que « ma mère ne voyait pas d'un bon œil » car ce sont les ennemis de son père qui l'avaient obligée à s'exiler⁷.

La fabrication du souvenir — ou le simple mensonge — acquiert une certaine importance car elle met en jeu un thème central dans l'œuvre de Paz, qui renvoie aux premières pages de *Labyrinthe de la solitude* (1959), celui de l'autre. Dans cet essai, il s'incarne dans un type humain, le *pachuco*, Mexicain excentrique vivant aux États-Unis dans les années quarante, date de sa première visite de Paz adulte en Californie. Mais en 1992, le poète se souvient de son premier jour de classe à l'âge de six ans, de la forte impression que lui avait causée la bannière étoilée mais aussi de son ignorance de l'anglais, laquelle lui avait valu, lors du déjeuner, de subir l'agression de ses camarades américains : ne sachant comment demander une cuillère, il avait préféré ne pas manger plutôt que de se couvrir de ridicule. Mais une institutrice l'interrogea en voyant son assiette vide et, lorsqu'il murmura à voix basse et en espagnol le nom de l'objet dont il avait besoin, il se fit chahuter par les autres enfants répétant en chœur le mot au son de consonances exotiques, *cuchara*. L'affaire s'acheva sur une bagarre d'enfants et le petit Mexicain rentra chez lui couvert de bleus ; et « je ne suis pas retourné à l'école pendant quinze jours puis, petit à petit, tout s'est normalisé : ils ont oublié le mot *cuchara* et j'ai appris à dire *spoon*⁸ ».

S'appuyant sur les souvenirs que l'avocat laissa aux paysans qu'il défendit dans les années trente, Enrique Krauze affirme que la fête révolutionnaire, au cours de laquelle le Mexicain côtoie la mort, est une description sociologique de la vie mondaine agitée de Paz Solórzano remplie d'amis, de femmes et de fêtes, à l'origine d'une seconde famille et d'une demi-sœur pour Octavio⁹.

Pour cet « avocat du peuple », se rendre à Acatitla était un véritable retour aux sources : retrouver au cœur du Mexique indigène, manger des plats typiques, boire au goulot à la santé de Zapata, écouter des chansons populaires, aller à la chasse au canard dans la lagune en compagnie de ses maîtresses, les anciennes combattantes de la Révolution. Et surtout aller aux fêtes où coulait à flots le pulque, épais et savoureux. Il s'y rendit en compagnie de gens célèbres à l'époque, et bien sûr de son fils¹⁰.

Que ce dernier l'ait rejoint ou non à Los Angeles ou à San Antonio durant son exil, c

homme est cependant bien le père avec lequel Paz vécut pendant seize ans à Mixcoac. On peut estimer que Paz eut une vie de famille structurée : un père subvenant aux besoins du foyer bien que « noceur et joueur » et une mère dont la figure, bien que décrite dans *Mise au net* comme « dévouée, féroce, obtuse, prudente / mésange, chienne, fourmi, laie¹¹ », est plus floue. Doña Josefina se remaria avec un cousin, José Delgado, le beau-père d'Octavio que Laura Helen, la fille unique d'Elena Garro et d'Octavio Paz, accusa dans ses *Memorias* (2003) de l'avoir violé dans son enfance. La fille de Paz reprend un sujet déjà abordé par sa mère dans ses lettres et journaux. En 1974, Elena Garro raconta à une amie que « Paz est resté de marbre » en apprenant la nouvelle¹².

L'état de doña Josefina s'aggravant en juin 1977, Paz interrompit son séjour à Harvard pour l'accompagner dans ses derniers jours. « La vieillesse est une enfance terrible, atroce¹³ », dira-t-il à son ami et éditeur catalan Pere Gimferrer. À sa mort, en février 1980, Gabriel Zaid, le poète catholique de la revue *Vuelta*, que dirigea Paz de 1976 jusqu'à sa mort, fit dire une neuvaine. L'une des rares personnes à assister à l'enterrement de cette nonagénaire fut le légendaire cousin Guillermo, si présent dans sa poésie de souvenirs et que se remémore un Octavio Paz âgé de soixante-quinze ans, inconsolable.

Bien que difficile et tendue, la relation entre les deux Octavio fut sans doute bien plus étroite qu'on ne le croit. Entre eux, dit Paz à Gálvez, le biographe de son père, « il n'y eut pas d'aversion. Il est vrai qu'il m'était presque impossible de parler avec lui mais je l'aimais et j'ai toujours recherché sa compagnie. Quand il écrivait, je tâchais de lui proposer mon aide. Plusieurs des articles ici réunis, c'est moi qui les ai mis au propre et tapés à la machine avant qu'il ne les porte à la rédaction¹⁴ ». Le poète s'abusait lui-même, comme on le fait souvent en pensant à sa famille, cet « élevage de scorpions » comme il la désigne avec horreur dans *Mise au net*¹⁵. Paz ne condamna pas son père à l'oubli, faisant de Zapata le personnage historique principal du *Labyrinthe de la solitude* et de l'avocat Paz Solórzano, l'intellectuel zapatiste, l'imaginaire même du Mexicain.

De 1930 à 1935, les vies intellectuelles et politiques des Octavio se croisent. Tout en tapant les articles de son père à la machine, la future biographie de Zapata conçue comme un chapitre d'une *Historia de la Revolución mexicana* (1936) collective, le fils écrit de son côté ses premiers poèmes et articles, que son père choisit d'ignorer. Vers la fin de sa vie, Paz Solórzano accumula les défaites politiques. Il fonde en 1922 le Parti national agrarien, destiné à maintenir le zapatisme mais, écarté de la vie politique après l'assassinat du président réélu, le général Obregón, en 1928, il devient député puis gouverneur de l'État de Morelos, obligations qui l'empêchèrent de présider aux funérailles de don Ireneo en novembre 1924. La presse, qui dix ans auparavant avait célébré sa naissance, fit savoir que cette obligation protocolaire revenait à son petit-fils qui, des années plus tard, se souviendra que son grand-père avait été le premier homme qu'il avait vu mourir. C'est également à lui qu'il incombera de réunir dans un sac en toile de jute les restes épars de son père. C'était bien assez pour prolonger une dynastie.

En tant que petit-fils de l'ancien régime et fils du Nouvel Ordre de la Révolution mexicaine, Paz grandit à l'abri à Mixcoac où il passa ses premières et tendres années auprès de don Ireneo. À l'extérieur, la guerre civile, à l'intérieur, le paradis. Un monde à la fois prévisible et unique. Le jardin, la bibliothèque, les écoles — d'abord française, El Zacatito, tenue par des pères de La Salle, puis le collège Williams, dirigé par des religieux anglais sportifs puritains — et le *llano*, zone extérieure où Paz est initié par les domestiques indigènes à *temascal*. Ces bains de vapeur, aujourd'hui proposés aux touristes en quête d'authenticité, durent être à l'époque une véritable réminiscence tellurique.

Après que les partisans de Venustiano Carranza, qu'en 1971 Paz décrivait comme « l'aile droite, la faction conservatrice et thermidorienne de la Révolution¹⁶ », eurent confisqué et détruit l'imprimerie de don Ireneo par représailles contre le zapatisme de Paz Solórzano, la famille amorça son déclin. Nous sommes en 1915. La grande maison de Mixcoac qui, au début du siècle, possédait un fronton, un jeu de quilles, une piscine, un billard, des kiosques et même un jardin japonais commença à tomber en ruine, voyant ses pièces condamnées les unes après les autres, jusqu'au jour où, image mémorable, le futur poète eut une plante grimpante pour seul *room mate*¹⁷.

Cette maison, donnant sur la place San Juan de Mixcoac, devint un grand vaisseau fantôme piloté par le grand-père qui sonnait l'heure du repas en soufflant dans un cor de chasse et avait sous ses ordres son petit-fils, à qui il apprit à cultiver quelques plantes. Au père absent pour cause de long congé révolutionnaire, à la mère dont la voix chantante était légendaire et au cousin Guillermo Haro, s'ajoutait l'énigmatique tante, Amalia Paz, une « Indienne très laïque qui fut la première traductrice de Baudelaire à l'espagnol » selon Elena Garro, qui, s'étant installée chez la mère de Paz après son mariage, en 1937, voua une profonde admiration à l'infortunée vieille fille¹⁸.

Dedans, l'arbre. Dehors, la Révolution. Dedans, la poésie. Dehors, l'Histoire, qui n'est pas un cauchemar, dira Paz corrigeant Joyce, car on ne s'en réveille pas. Dans le *Emiliano Zapata* de Paz Solórzano, dont son fils écrivit la préface en 1986 sans mentionner que l'auteur était son père, supposant peut-être que les lecteurs le savaient, il lui reproche de se faire l'hagiographe du caudillo et de ne pas avoir perçu, aveuglé par son jacobinisme, combien les zapatistes étaient attachés à la Vierge de Guadalupe et au catholicisme populaire. Et puis apparaît, dans le texte de Paz Solórzano, la fête révolutionnaire, une sorte de folklore qui sera réinterprété par son fils dans *Le Labyrinthe de la solitude*.

Les racines de Paz sont dans les romans historiques de son grand-père et le journalisme idéologique. Lire les premiers Paz, c'est mesurer combien la pensée libérale tardive du second Octavio doit à don Ireneo, tandis que le père nourrit les premières considérations de Paz sur le Mexicain — il les réunira par la suite, aidé d'Enrico Mario Santí, dans *Primeras letras* (1988) — et que l'argument central du *Labyrinthe de la solitude* se trouve dans l'hagiographie du général Zapata écrite par son père. C'est au souvenir de son père qu'il doit, lui qui est loin d'être un

sybarite, l'une de ses rares obsessions culinaires, « le canard de la lagune, arrosé de pulque¹⁹ spécialité de la région de Texcoco où exerça et mourut son père.

Dans « *Intermitencias del oeste* », publié dans *Ladera este* (1970), l'un de ses poèmes les plus caractéristiques, Paz, jouant les faux modestes, se plaindra, alors que son grand-père « en prenant son café, / me parlait de Juárez et de Porfirio » et que son père, « en levant son verre me parlait de Zapata et de Villa, de Soto y Gama et des frères Flores Magón », lui, de rester muet, ne sachant de qui parler, car, chez lui, « la nappe sentait la poudre²⁰ ».

Octavio Paz connaîtra lui aussi l'odeur de la poudre. Sa propre nappe, tissée tout au long de sa vie depuis les années trente, « sentait la poudre », comme l'a souligné Krauze²¹. Son grand-père et son père lui avaient donné le Mexique. Il reviendrait au poète, suivant son propre chemin, de conquérir le monde : ses héros et anti-héros seraient les contemporains de tous les hommes, ce que devaient devenir, comme il l'affirme dans *Le Labyrinthe de la solitude*, tous les Mexicains.

« *Low dishonest decade* »

« *Low dishonest decade* », c'est ainsi que W. H. Auden baptisa les années trente dans « *Septembre 1, 1939* », le poème qu'il écrivit en apprenant l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes. Le poète Octavio Paz a été l'un des « protagonistes et agonistes » des années trente, car la postérité a été plus sévère avec les penseurs et les artistes qui les ont justifiées qu'avec les chefs meurtriers et leurs masses organisées, féroces et soumises : « Il y a une faille, une fêlure secrète dans la conscience de l'intellectuel moderne », conclura Paz à la fin de ses jours²². Ce sont les intellectuels — poètes, romanciers, idéologues, scientifiques — qui ont offert, vendu ou prêté au pouvoir totalitaire un catalogue quasi infini d'alibis, qu'ils soient restés aveugles devant des crimes connus de tous ou qu'ils les aient bénis au nom du millénarisme du Troisième Reich ou de la substitution, par le communisme, du règne de besoin à celui de la liberté.

La liste des complices et des ignorants, tout comme celle des repentis et des convaincus, est longue et, à beaucoup d'entre eux, Paz a consacré une ligne ou une évocation tout au long de son œuvre. En voici quelques exemples, pris au hasard dans l'index de ses *Obras completas*. En propos de son conflit, littéraire et idéologique, avec le poète chilien Pablo Neruda, dont il dit à la fin de sa vie qu'il fut « son ennemi le plus cher », Paz se souvient que « les débats de ces années — comme ceux d'aujourd'hui — relèvent moins de l'histoire des idées politiques que de la pathologie religieuse²³ ».

D'Ezra Pound, dont les poèmes brefs l'*enchantaient*, Paz dit qu'il fut le seul des grands poètes nord-américains à succomber à la « fascination totalitaire » et qu'il choisit comme idole Mussolini, le « moins brutal des dictateurs de ce siècle ». Contrairement aux autres écrivains

latino-américains et européens, « Pound n'obtint en récompense de son apostasie ni décorations ni funérailles nationales mais la réclusion pendant de longues années dans un asile psychiatrique. Ce fut un sort terrible mais peut-être meilleur que celui d'Aragon, heureux de patauger dans la boue²⁴ ».

Un an plus tard, il ajoutera : « Quand je pense à Aragon, Neruda, Alberti et à d'autres célèbres poètes et écrivains staliniens, j'éprouve le frisson que m'inspire la lecture de certains passages de *L'Enfer*. Ils étaient de bonne foi, au début, sans aucun doute. » Paz reconnaît à ces poètes « sans âme » leur refus de « fermer les yeux devant les horreurs du capitalisme et les désastres de l'impérialisme en Asie, en Afrique et dans notre Amérique », mais cet « élan généreux d'indignation devant le mal et de solidarité avec les victimes » les a piégés « insensiblement, d'engagement en engagement, dans un filet de mensonges, de tromperies, de parjures au point d'en perdre leur âme²⁵ ».

Cette liste de condamnations et de regrets, qui pourrait encore s'allonger sur de nombreuses pages, douloureuse pour Paz car elle comprenait des écrivains qu'il admirait, est le fruit du double examen de conscience, poétique et intellectuel, que Paz fit, en prose et en vers, de sa propre décennie malhonnête. Il l'acheva lorsqu'en 1951, dans la revue *Sur* éditée à Buenos Aires — car au Mexique personne n'aurait osé le publier —, le poète défendit les révélations documentées de David Rousset, ancien détenu de Buchenwald, sur l'existence de camps de travail forcé en Union soviétique.

À l'égard de ceux qui avaient péché avec l'Histoire, Paz l'agnostique était très religieux. Je me souviens que le 17 décembre 1997, lors de sa dernière apparition publique, après un discours, ses amis attendirent leur tour pour lui faire personnellement leurs adieux, entrèrent en petits groupes dans la chambre où il mourrait quelques mois plus tard. À l'un d'entre eux, un écrivain qu'il estimait et avec lequel il avait pris ses distances pendant ses années de lutte radicale, Octavio demanda s'il s'était repenti. « Oui, lui répondit notre ami éloigné depuis longtemps du milieu guévariste, j'ai fait mon autocritique. — J'ai parlé de *repentir*, pas d'autocritique », le corrigea, sèchement, Octavio.

L'histoire de Paz, croisé de la cause et « guérillero de la poésie », selon l'heureuse expression de Guillermo Sheridan, fut celle de beaucoup de jeunes rebelles de bonne foi enrôlés dans les parties de chasse de cette ignoble décennie, victimes d'une pathologie religieuse. Comme le montre le célèbre passage de « Nocturne de San Ildefonso » : « Le bien nous désirions le bien : / redresser le monde. / Nous ne manquions pas de droiture : / nous manquions d'humilité. / Notre vouloir, nous ne le voulions pas avec innocence²⁶ », pour Paz l'erreur de jeunesse n'est pas une circonstance atténuante. À cette époque, à vingt ans, et plus jeune encore, on n'était jamais suffisamment immature pour pourchasser, tuer ou mourir pourchassé, destin qui fut sans doute celui du mystérieux et légendaire ami de Paz, José Boscá Fonserré, le jeune anarchiste catalan disparu dans la guerre civile espagnole.

Paz entra à l'École nationale préparatoire (ENP), la pièce centrale du dispositif éducatif

imaginé par les positivistes du XIX^e siècle pour sauver le Mexique, en 1930. Tout près du Zócalo de la ville de Mexico, l'école occupait l'ancien palais de San Ildefonso, épice de la poésie du dernier Paz, qui reprit le chemin « des longs couloirs, des colonnes fièrement dressées parmi les fresques de Charlot, Fermín Revueltas, Rivera et Orozco²⁷ » dans « Nocturne de San Ildefonso » et dans « 1930 : arrêt sur image » (1990).

Dans les nombreux et extraordinaires entretiens (il est, avec Jorge Luis Borges, le grand maître du genre) qu'il accorda, Paz se remémore les activités auxquelles un jeune aspirant poète, aux portes de la Preparatoria, pouvait s'adonner dans la ville, petite mais déjà foisonnante, de Mexico, comme se rendre aux concerts dominicaux où Carlos Chávez et Silvestre Revueltas dirigeaient des concerts de musique moderne au Palacio de Bellas Artes, tout juste inauguré et dans le vestibule duquel, soixante-huit ans plus tard, il serait lui-même veillé, en tant que poète national. Il suivait également les nouveaux cours d'« histoire de la Révolution mexicaine » dispensés par Antonio Díaz Soto y Gama, le mentor zapatiste de son père, et ceux du poète Carlos Pellicer, avec qui il se rendrait en Espagne en 1937.

Carlos Pellicer, tout jeune, avait accompagné lors de son voyage en Amérique du Sud le ministre de l'Éducation, José Vasconcelos, qui était alors ce grand homme obsédé par la diffusion du message révolutionnaire du Mexique sur tout le continent. Pellicer se rendit avec Vasconcelos aux chutes d'Iguazu, dont la description fascina Paz, comme les images de Florence et du Proche-Orient offertes par les récits des poètes voyageurs de la génération précédente. « Parfois, conclut Paz, Pellicer nous lisait ses poèmes avec une voix d'outre-tombe qui me saisissait. Ce furent les premiers poèmes modernes que j'écoutai. Je précise que je les écoutai pour ce qu'ils étaient vraiment : des poèmes modernes, malgré la récitation l'ancienne que nous en donnait leur auteur²⁸. »

Parti de Mixcoac, Paz rejoignait le cœur de Mexico après une escale à San Pedro de los Pinos. Sans doute rêvait-il, sans en avoir les moyens, de prendre son envol en louant une chambre au centre-ville. Il se levait tôt pour profiter du quartier universitaire et des alentours du Palacio Nacional auquel le gouvernement révolutionnaire ajoutait un troisième étage et où Diego Rivera commençait à peindre ses fresques ; la Plaza de Santo Domingo, où, aujourd'hui encore, s'installent les « évangélistes », ces écrivains publics qui, munis alors d'une machine à écrire (maintenant d'un ordinateur portable), aident les clients, souvent analphabètes, dans leur correspondance administrative ou amoureuse.

La politique et la poésie, davantage que les excursions ou les fêtes, deviendraient l'âme bicéphale de ces jeunes gens. Nous alternerons l'un et l'autre de ces récits, bien qu'il s'agisse d'une définitive d'une seule et même éducation sentimentale, étant donné que, pour lui et ses amis, « la poésie s'est transformée, non plus en religion publique, mais en culte ésotérique, à mi-chemin des catacombes et de la conspiration en sous-sol », dira Paz dans *Itinéraire* (1996), son texte le plus proche d'une autobiographie. « Pour moi il n'y avait pas d'opposition entre la poésie et la révolution : c'étaient deux facettes d'un mouvement identique, les deux ailes de

même passion. (D'où mes affinités, par la suite, avec les surréalistes²⁹.) »

Paz était alors en pleine transition entre la bibliothèque de don Ireneo, où plus exactement ce qu'il en restait, et les revues littéraires modernes. Il était passé des écrivains français du XIX^e siècle aux russes, dont la nouveauté existentielle fascinait l'Occident depuis des décennies. Le lecteur de romans, laissant son cher Pérez Galdós pour l'érotique de D. H. Lawrence, devint un lecteur de poésie, et les anciens romantiques furent remplacés par les modernes comme T. S. Eliot, Saint-John Perse, Paul Valéry ou les poètes de la génération d'Ortega y Gasset en Espagne, car la génération de Paz était la première pour laquelle la poésie en langue espagnole était pleinement moderne.

Le mécanographe silencieux des réquisitoires agrariens de son austère père devint lecteur de Marx et de Bakounine, écrivains classiques auxquels s'ajouteraient par la suite les auteurs « commerciaux » sous la forme des catéchismes de Plekhanov et de Boukharine, tous matière d'interminables polémiques à l'ENP. Par chance, d'autres lectures nourrirent le jeune Paz, bien loin du marxisme qui s'imposait inexorablement comme la lingua franca d'une bonne moitié de la planète : Nietzsche et son *Gai Savoir*, Spengler et son *Déclin de l'Occident*, Ortega y Gasset et sa *Revista de Occidente*, la phénoménologie de Husserl et les premiers ouvrages freudiens, la *Nouvelle Revue française* avec Gide, bien sûr, mais aussi Claudel le catholique et le prophétique, Julien Benda qui venait d'alerter le monde contre *La Trahison des clercs* (1927). « Un déluge dans lequel beaucoup se noyèrent », conclura Paz³⁰.

En 1929, pour avoir participé à l'une des manifestations démocratiques de soutien à la candidature à la présidence de l'ex-ministre José Vasconcelos, Paz, alors âgé de quinze ans, passa quelques heures au commissariat, dont il sortit « secrètement flatté, oint dans la religion de l'action...³¹ ». Il fut libéré de cette arrestation initiatique par l'avocat Paz Solórzano, qui durant les années qui suivirent se rendra fréquemment dans les commissariats, à la demande d'Octavio, pour en sortir ses amis.

Paz adhéra à l'Union étudiante pro-ouvriers et paysans (UEPOC), qui combattait les épigones locaux de l'Action française et avait sympathisé avec le vasconcelisme. Cette confrérie militante poursuivait le travail d'alphabétisation du peuple, legs de l'ancien ministre de l'Éducation, José Vasconcelos, qui se déclarait déçu par les élections présidentielles de 1929³².

Après l'élection du général Lázaro Cárdenas en 1934, le régime de la Révolution mexicaine marqua un nouveau virage à gauche, faisant du pays une nouvelle terre de la grande promesse révolutionnaire. Avec l'URSS, le gouvernement de Cárdenas fut le seul au monde à armer la République espagnole pendant la guerre civile, et il marqua l'Histoire en votant, à la Société des Nations, contre l'invasion fasciste de l'Éthiopie en 1935 et l'Anschluss en 1938. Mais surtout, en accordant l'asile à Léon Trotski en 1937, pourchassé par Staline jusqu'à son assassinat en 1940 à Coyoacán, Cárdenas fit preuve d'une indépendance politique qui lui fut âprement reprochée par les staliniens mexicains.

À ce geste d'humanité s'ajouta l'accueil de vingt-cinq mille républicains espagnols et

déroute entre 1939 et 1942, parmi lesquels figurèrent des écrivains, des philosophes et toutes sortes de professionnels indispensables à la modernisation intellectuelle du pays. « Le gouvernement de Cárdenas, conclura Paz dans *Itinéraire*, s'est distingué par de généreux efforts égalitaires, par ses réformes sociales (pas toujours bienvenues), par un funeste corporatisme en matière politique et par une stratégie internationale audacieuse et généralement bien inspirée³³. » L'urgence pour la gauche était de soviétiser la Révolution mexicaine, qu'elle tiendra pour ratée, interrompue ou trahie, question que Paz n'aura de cesse de remettre sur son métier tout au long de sa vie intellectuelle. Il fut témoin de la désintégration de l'Union soviétique et, interrogé en 1991 sur ses passions russes, littéraires et politiques, il se rappela la séduction qu'avait exercée sur sa génération *Les Sept Pendus* de Leonid Andreïev (1912). Paz s'identifiait au héros de ce roman, fils d'un alcoolique, et il dut entendre l'appel de la violence révolutionnaire qui se confond, dans le plus pur style avant-gardiste, avec la lutte pour la poésie. Ce que Paz admit ignorer à l'époque, c'est qu'Andreïev « mourut en exil, en pleine révolution après avoir rompu définitivement avec les communistes³⁴ ».

Paz se laisse entraîner sur le chemin qu'emprunte la décennie malhonnête, comme l'appellera plus tard Auden. Il entre, à contrecœur, à la faculté de droit en 1933 et, un an plus tard, il fraternise avec les paysans de Veracruz, au moment où l'assassinat de Kirov, lieutenant de Staline, déclenche la Grande Terreur. En 1931, Paz et ses amis avaient interrompu un discours du ministre de l'Éducation, l'accusant d'être la marionnette du chef suprême (le général Plutarco Elías Calles qui détenait le pouvoir réel dans le pays jusqu'à l'élection de Cárdenas). Paz fut arrêté. Cette seconde arrestation (la première fois, il avait partagé sa cellule avec Bosch), due à un incident mineur, eut cependant des conséquences décisives pour la biographie poétique et politique de Paz.

« Rocambolesque, à mi-chemin entre un personnage de Koestler et de Duras, Bosch était aussi le frère aîné de Paz, son *tavarich* et son guide dans sa formation idéologique³⁵. » Le Catalan Bosch, fils d'un ancien militant anarchiste exilé au Mexique, fut expulsé du pays après cet incident mineur, en application de l'article 33 de la Constitution qui permettait l'expulsion sommaire d'un étranger jugé dangereux. À Barcelone, il finira par s'engager dans l'hétérodoxe Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM). Paz le crut victime de la guerre civile et lui écrivit une élégie. À partir de cet événement, le martyr de son siècle sera pour Paz le camarade Bosch, la double victime : de Franco et de Staline.

Chez Bosch, dont la mort reste entourée de mystère, se joue, plus que chez tout autre personnage de la vie de Paz, l'essentiel : la poésie et la politique, l'amitié et l'Histoire, la révolution et la Révolution, mais aussi le dilemme critique du poète face à sa poésie de jeunesse. Paz, jeune poète militant, est plus poète que militant et refuse de s'affilier pour ne pas avoir à se soumettre à la juridiction du parti communiste et de ses oligarques en matière d'art et de littérature³⁶ » même s'il fait des incursions ponctuelles dans la poésie de propagande.

Il ne fut pas aisé à Paz d'entendre et de distinguer sa propre voix poétique. Outre

vacarme idéologique ambiant, il était abasourdi par la fureur de sa propre voix. Son premier livre publié (*Luna silvestre*, 1933) n'est pas le premier que la critique lui reconnaît (*Raíz o hombre*, 1937) ni celui dont il ne se sent pas tout à fait insatisfait : *A la orilla del mundo* (1942). Selon lui, son premier vrai livre sera *Libertad bajo palabra* (1949) — *Liberté sur parole* (1966) — même si, pour comprendre la manipulation de titres, de sous-titres et de révisions à laquelle Paz soumet la première partie de son œuvre, il faille consulter ses entretiens avec Anthony Stantopoulos. En 1988, il est évident que le manque de confiance en soi caractérise ces années de formation³⁷.

L'histoire poétique de Paz commence avec *Barandal*, qui paraît en 1931. Parmi les jeunes éditeurs de cette revue, plusieurs moururent prématurément ou bien la respectabilité les sauva rapidement de leur infatuation lyrique et printanière. En dépit de son évidente orientation gauche, la revue, conseillée par Salvador Novo, le poète de *Contemporáneos*, évite la politique malgré la participation de Ramírez y Ramírez et d'un autre communiste, Efraín Huerta, l'auteur de *Absoluto amor* (1935).

Les garçons de « La Rambarde », qui avaient baptisé leur revue de ce nom (*Barandales*) car ils se réunissaient toujours le long de la même rambarde donnant sur la cour centrale de l'ENAH, prirent bientôt leurs distances avec Salvador Novo qui, comme la plupart des *Contemporáneos*, était homosexuel et qui, semble-t-il, avait fait des avances à l'un des garçons du groupe. Ils cherchèrent dès lors la protection de Carlos Pellicer, homosexuel lui aussi, mais plus respectueux des convenances, et qui s'était retiré à trente-quatre ans seulement sur ses lointaines *lomas* de Chapultepec, pour s'occuper de ses collections archéologiques préhispaniques. Tous les critiques s'accordent à dire que Paz doit beaucoup, en tant que jeune poète, à Pellicer ainsi qu'à Juan Ramón Jiménez, dont il fit la connaissance lors d'une escale à La Havane, sur le chemin du retour vers le Mexique en 1937.

Bien que *Luna silvestre* n'ait pas fait beaucoup de bruit, son « intimisme », à une époque de grands discours, lui ouvrit discrètement des portes qu'il serait essentiel de pouvoir franchir dans les années plus tard. Les poèmes suivants, qualifiés de « sonnets néobaroques teintés d'avant-gardisme », publiés dans *Cuadernos del Valle de México*, Paz les fit lire à Rafael Alberti, lors de sa première visite au Mexique en 1934, pour la promotion du Secours rouge international. Alberti avait l'œil. Lorsqu'il lui montra ses poèmes, en compagnie d'autres versificateurs révolutionnaires adolescents, le poète communiste, déjà célèbre, dit à Paz que sa poésie n'était pas « révolutionnaire au sens politique ». Mais Alberti ajouta ceci, qui émut Paz : « Octavio est le seul parmi vous chez qui il y ait une tentative de transformer le langage³⁸. »

Les Alberti furent accueillis avec enthousiasme. Paz, qui était aussi un grand portraitiste, se souvient de ce couple haut en couleur et si attirant par l'« insolence, l'insouciance, la joie magnétique et l'éclat sulfurique du radicalisme politique » qu'il dégageait. Les manières de ces poètes mexicains étaient très compassées, aussi la camaraderie insouciance d'Alberti, ce « feu d'artifice », le rendit-elle très populaire. Il le trouva « brillant, plus satirique qu'ironique et plus jovial que satirique ». Il s'enchantait de « l'entendre réciter un passage de Góngora, une chanson

de Lope, un sonnet de Garcilaso³⁹ ».

Sans doute Paz survécut-il à la décennie malhonnête grâce à sa capacité à mener une double vie poétique dans une tension qui ne se résoudrait que des années et bien des livres plus tard. Le Paz révolutionnaire, jeune figure publique, qui écrivait *¡No pasarán!* (1936), payant son tribut à la poésie révolutionnaire, n'était pas non plus le poète lyrique érotisant et hermétique d e *Raíz de hombre*. Son autre moi, en construction, était celui qui dialoguait avec Xavi Villaurrutia et Jorge Cuesta, ses véritables maîtres.

Dans une lettre à Elena Garro, Paz affirme que les Contemporáneos méritaient une « bonne raclée » pour avoir trahi « leur patrie, les ouvriers et la culture⁴⁰ ». Il dut rougir au souvenir de cette sortie car il alla plus loin encore, toujours dans la même lettre : dans une invective généralisée contre les « vautours qui trompent le peuple », il s'en prend aux intellectuels « qui vivent du cadavre de bien des choses, se gavant des reliefs du banquet⁴¹ ».

Le dilemme entre poésie pure et engagement commence à peine à trouver une issue avec « Poesía de soledad y poesía de comunión », paru dans *El Hijo Pródigo* en 1943 et repris dans *Las peras del olmo* (1957) où Paz compare saint Jean de la Croix et Quevedo, l'innocence et la conscience, la poésie comme recherche de la solitude et désir de communion. Commence alors la fin de la double vie poétique de Paz, celle qui sera la matière de cette autre autobiographie secrète qu'est *Point de convergence. Du romantisme à l'avant-garde* (1976).

Galerie de maîtres

« Je me souviens, dit Paz, que lorsque j'ai rencontré Jorge Cuesta, en 1935, il m'a signalé la disparité entre mes sympathies communistes, d'une part, et, de l'autre, mes idées (ou mes goûts) esthétiques et philosophiques. Il avait raison, mais on aurait pu adresser le même reproche, à l'époque, à Gide, à Breton, et tant d'autres, y compris Walter Benjamin, le catholique José Bergamín, les surréalistes français [qui] se déclaraient communistes sans renier leurs principes⁴². »

Loin de moi l'idée que les dernières réflexions du poète, celles consignées dans *Itinerario* parce qu'elles ont la force d'une parole testamentaire, soient les opinions qu'il professa toute sa vie. Sa relation avec les Contemporáneos est l'histoire d'une éducation, avec ses doutes et ses errements : il eut toujours une opinion négative de Salvador Novo. Bien que ce dernier soutînt Paz lorsqu'il s'engagea dans le théâtre avec *Poesía en Voz Alta*, celui-ci le décrivait comme un satyre vénal pour qui les gens sont des « objets de moquerie et de raillerie », qui écrivait « avec sa bile et ses excréments », même s'il lui reconnaissait une capacité « à étonner et à irriter », son infatigable « volonté d'être moderne », son audace de lecteur précoce en Amérique latine de la poésie nord-américaine⁴³.

Carlos Pellicer, qu'il avait tant admiré pendant sa jeunesse et qui fut son compagnon d

- [click Commodore Perry in the Land of the Shogun for free](#)
- [Lost Secrets of the Gods book](#)
- [download Incubus](#)
- [Try-It Diet: Raw Food: A Two-Week Healthy Eating Plan online](#)
- [The Survival Handbook: Essential Skills for Outdoor Adventure pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)

- <http://pittiger.com/lib/Forbidden-Words--On-God--Alcohol--Vegetarianism--and-Violence.pdf>
- <http://flog.co.id/library/Lost-Secrets-of-the-Gods.pdf>
- <http://thermco.pl/library/Spontaneous-Healing--How-to-Discover-and-Enhance--Your-Body-s-Natural-Ability-to-Maintain-and-Heal-Itself.pdf>
- <http://bestarthritiscare.com/library/The-Enchanted.pdf>
- <http://pittiger.com/lib/Scone-Island--An-Ike-Schwartz-Mystery.pdf>